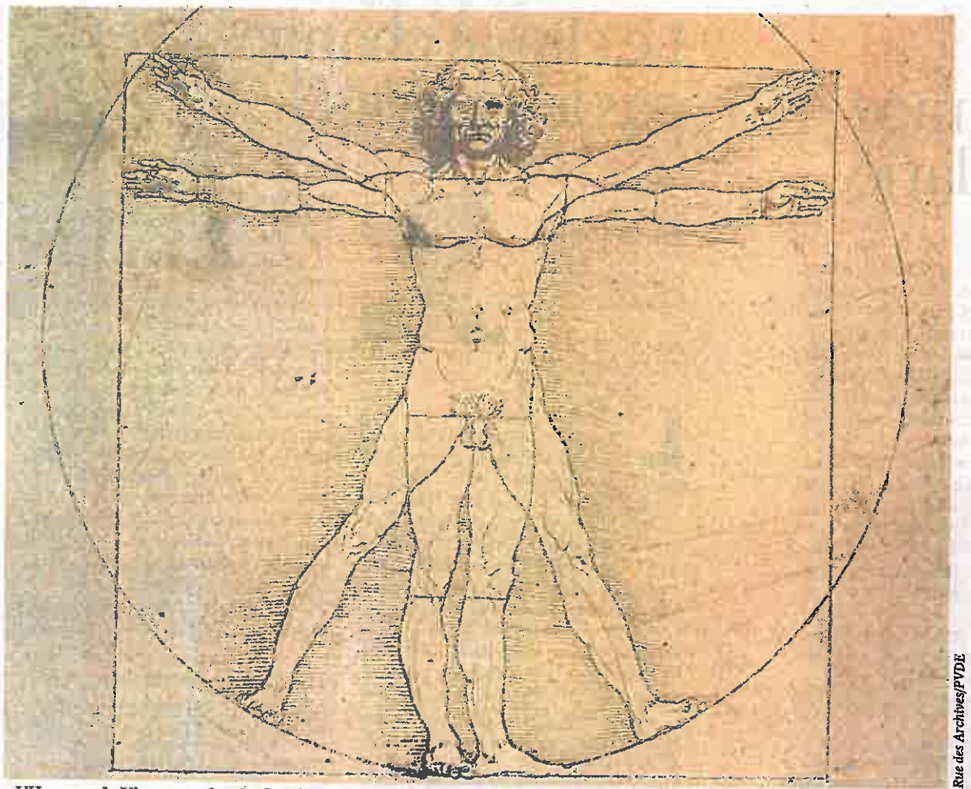

Rue des Archives/PVDE

« L'Homme de Vitruve », dessin de Léonard de Vinci, vers 1489. Les grandes découvertes et les nombreuses avancées scientifiques de la Renaissance ont contribué à propulser l'Occident sur le devant de la scène mondiale.

Au tournant du XVIe siècle, la civilisation occidentale a trouvé la martingale qui lui a permis de dominer le monde. Est-elle en train de la perdre ?

Les secrets de cinq cents ans de domination de l'Occident

LIVRES

Par Henri Gibier

ESSAI
Civilisations, l'Occident et le reste du monde
par Niall Ferguson, Ed. Saint-Simon, 314 pages, 21,80 euros.

Au commencement du livre de l'historien britannique Niall Ferguson, il y a une des plus fascinantes énigmes de l'histoire de l'humanité. Pourquoi la civilisation occidentale a-t-elle pu imposer, au tournant du XVIe siècle, une domination de cinq cents ans sur le reste du monde dans pratiquement tous les domaines : culture, économie, militaire, politique ? Jusqu'à la si bien nommée Renaissance, **les jeux étaient loin d'être faits. C'était** même l'inverse qui semblait le plus probable. « *Un voyageur qui aurait entrepris un tour du globe en 1411 aurait sans doute été très impressionné par la qualité de vie des civilisations orientales* », note d'entrée l'auteur. Par contraste, l'Europe de l'Ouest de 1411 aurait frappé le même voyageur par son retard.

A l'époque, la plus grande ville du monde était Nankin. Prospère grâce aux industries de la soie et du coton, elle était aussi un centre du savoir. L'amiral Zeng He parcourait les mers sur un navire représentant cinq fois la taille de la « Santa Maria », la corvette avec laquelle Christophe Colomb traversa l'Atlantique en 1492. Il régnait sur une flotte de 28.000 marins que l'Occident n'arrivera à égaler qu'à la Première Guerre mondiale. L'agriculture en Asie du Sud-Est était bien plus productive que l'européenne, les Chinois avaient déjà inventé le papier, une forme d'imprimerie, la charrue, les ponts à haubans, les insecticides, le compas magnétique, la brosse à dents et la brouette… Ils étaient très en avance dans les productions d'acier ou de textile, la poudre et les explosifs. Si la technologie était chinoise, les mathématiques étaient indiennes, l'astronomie et la philosophie atteignaient des sommets de raffinement dans les pays arabes.

Niall Ferguson entreprend donc d'expliquer comment quelques petits Etats d'Europe de l'Ouest et une poignée de cités entreprenantes ont réussi à renverser totalement la situation, en produisant « *une civilisation capable non seulement de conquérir les grands empires d'Asie et de soumettre l'Afrique, les Amériques et l'Australasie, mais aussi de convertir les peuples à son mode de vie* ».

La concurrence, préalable indispensable

Il va passer en revue les six ruptures conceptuelles ou mentales – la génération « geek » dirait les six « killer apps » –, qui ont permis cette formidable OPA sur la planète. Nul doute que, pour l'historien, qui s'affiche libéral bon teint, la première constitue un préalable indispensable : il s'agit de la concurrence. L'enfermement sur soi, l'immobilisme de la société, c'est ce qui a étouffé pour plusieurs siècles l'empire du Milieu. La rivalité commerciale entre Européens, c'est à l'inverse ce qui a ouvert l'ère des grandes découvertes. La fragmentation de l'Europe l'a servie en entretenant une émulation à tous les niveaux. Concurrence, entreprises, marchés, commerce : il faudra attendre Deng Xiaoping pour que la Chine adopte enfin à sa façon ces notions longtemps méprisées. Et redevienne en trente ans une des premières économies mondiales.

Le deuxième ingrédient de la réussite occidentale fut la science. Sur deux pages, Ferguson aligne 29 dates, entre 1530 et 1789, chacune correspondant à une découverte scientifique majeure. De Paracelse à Lavoisier, de Copernic à Galilée, de Pascal à Newton, de Descartes à Leibniz, c'est un incroyable panthéon de la pensée moderne qui s'est édifié en moins de trois cents ans, en partie contre l'emprise de la religion. Le troisième pilier de la suprématie des Occidentaux fut la propriété. Sans doute le chapitre le plus sujet à polémique du livre, puisque Ferguson n'est pas loin de rebaptiser « instinct de propriété » l'esclavage et la colonisation… Le caractère bénéfique de la quatrième avancée, celle de la médecine, apparaît beaucoup moins contestable. La « transition médicale », qui s'est traduite par un allongement spectaculaire de l'espérance de vie, s'est produite entre 1770 et 1890 en Europe occidentale ; dans les vingt-trois pays d'Asie, elle est survenue seulement entre 1890 et 1950 ; dans quarante-trois pays d'Afrique, à deux exceptions près, elle s'est effectuée entre 1920 et 1950. Cela change tout. Il n'est pas indifférent pour le rayonnement d'un pays, que ses grands savants, créateurs, entrepreneurs ou politiques vivent en moyenne quarante ans ou quatre-vingts ans.

Les deux derniers facteurs qui ont propulsé notre civilisation aux premières loges de l'histoire, selon le professeur de Harvard et d'Oxford, se confondent visiblement dans son esprit avec le système capitaliste. C'est d'abord la société de consommation qui, souligne-t-il, a conduit à la mondialisation. Et cette « *éthique du travail* », liée au protestantisme par les fameux travaux de Max Weber. Son affadissement constant depuis plusieurs années nous mène irrémédiablement au déclin, se lamente Niall Ferguson : « *Les Européens sont désormais les oisifs de ce monde.* » La morale de cette vaste saga historique, bourrée d'érudition, c'est que si nous ne nous reprenons pas, la Chine va gagner la revanche. Une vision sombre de la confrontation des civilisations, et pas vraiment progressiste, que l'auteur assume sans problème. Mais qui prouve, une fois de plus, que les chants désespérés sont les chants les plus beaux. ■

BONNES FEUILLES

Par **Nathalie Silbert**

Les relations troubles de la France avec le Qatar

Dans un récit très fouillé, les auteurs racontent la relation ambiguë entre les politiques français et Doha.

RADIOGRAPHIE. La relation entre la France et le Qatar n'en finit pas d'intriguer. Si elle a déjà nourri une littérature abondante, l'intérêt d'« Une France sous influence » de la journaliste Vanessa Ratignier avec Pierre Péan apporte néanmoins un éclairage nouveau. L'ouvrage a en effet la particularité d'en ausculter les derniers épisodes. Et, partant, de mettre en évidence son évolution depuis la « *relation fusionnelle* » qui prévalait du temps où Nicolas Sarkozy présidait la France à la relation instaurée par François Hollande depuis 2012, plus équilibrée. Même si, aujourd'hui, il s'agit « *de préserver la susceptibilité d'un allié au jeu trouble mais aux poches profondes* ». Liens économiques, relations diplomatiques entre Paris et Doha sont analysés sous toutes les facettes. L'enquête scrute aussi la relation personnelle de Nicolas Sarkozy avec le petit émirat, rapportant des confidences selon lesquelles le divorce de l'ex-chef de l'Etat avec son épouse Cécilia aurait été financé par le Qatar.

ENQUÊTE
Une France sous influence. Quand le Qatar fait de notre pays son terrain de jeu
Par Vanessa Ratignier avec Pierre Péan. Editions Fayard, 469 p., 23 euros.

« Lune de miel » avec Nicolas Sarkozy. « *Pendant son quinquennat, Nicolas Sarkozy a tout fait pour combler les espérances du petit émirat, souvent au détriment de l'intérêt général de son pays. Le Qatar veut-il investir ? Le secrétaire général de l'Elysée et le président jouent les chargés d'affaires. Le Qatar veut-il échapper à l'impôt ? Le président pulvérise la convention fiscale signée entre les deux pays et exempte l'émirat de la taxation sur les plus-values immobilières, privant d'autant de recettes fiscales un budget national plus que mal en point.* »

« Diplomatie bienveillante » avec François Hollande : « *Entre promesses de contrats et perspectives d'investissement d'un côté, de l'autre affrontement critique (sur la guerre française au Mali) et épineux dossiers (polémiques sur les fonds banlieues, politique d'investissements tous azimuts, éviction de la Mission laïque française du lycée Voltaire), François Hollande a tranché : au milieu.* »

Complaisance générale. « *Les élites françaises acceptent sans états d'âme que le développement de leur cher Qatar soit assuré par des esclaves venus surtout du sous-continent indien et d'Asie du Sud-Est. "Un Etat esclavagiste du XXIe siècle", fustige même Sharan Burrow, secrétaire générale de la Confédération syndicale internationale. Tous les partenaires de Doha connaissent cet état de fait, mais préfèrent détourner le regard.* »

Livres en bref

2008 ou l'apocalypse annoncée

Proclamation sur la vraie crise mondiale
Par François Meyronnis. Editions Les Liens qui Libèrent, 107 pages, 12 euros.

● Philosophe, essayiste, romancier, François Meyronnis est l'un des intellectuels français les plus intéressants du moment. Et à la différence de la plupart de ses pairs, il a le courage de ne pas laisser aux seuls économistes le soin de disserter de la crise. Ce qui donne cet essai brillant, parfois urticant, où l'auteur analyse la crise de 2008 – comme le prélude à la dévastation du monde. Un monde où la figure de l'homme serait en voie d'effacement, submergée par l'effarante machinerie des impulsions électroniques qui transportent l'argent, les images, les données d'un bout à l'autre de la planète en échappant finalement à tout contrôle. Un monde dévoré de l'intérieur par le virtuel, dont les dirigeants n'ont plus d'autres ressources que de répondre à leurs échecs en s'enfonçant encore davantage dans l'échec. Un scénario noir, un réquisitoire implacable en même temps qu'un pamphlet plus que discutable contre le libéralisme. Mais un essai qui dérange et mérite, rien que pour cela, d'être lu. — ***D. Fo.***

Ces poilus que la guerre a traumatisés

Les Blessés psychiques de la Grande Guerre
Par Louis Crocq. Editions Odile Jacob. 191 pages, 21,90 euros.

● En cette année du centenaire de la Grande Guerre – cette « der des der » qui porte si mal son nom –, c'est à une lecture aussi instructive que saisissante que nous convie le psychiatre des armées et professeur de psychologie à Paris-V Louis Crocq. Si un psychiatre américain a identifié un « post-Vietnam syndrome » dès 1974, en France, la reconnaissance de la notion de « blessure psychique » ne remonte qu'à un décret de 1992. Un retard qui en dit long sur l'incompréhension et l'indifférence auxquelles se sont heurtés, à leur démobilisation, ces centaines de milliers d'hommes qui s'en étaient crus quittes pour la peur, mais étaient en réalité atteints au plus profond de leur psychisme. Passant en revue les symptômes et les (rares) traitements mis en place à l'époque, Louis Crocq nous propose, à travers cette analyse de la « *névrose traumatique de guerre* », une fascinante plongée dans les méandres de l'âme humaine. Méandres aussi tortueux que ceux de ces tranchées dans lesquelles ces pauvres poilus se débattaient.
— ***Yann Verdo***